

CREIGHTON, Donald, *John A. Macdonald: The Old Chieftain*.
Toronto. The MacMillan Company of Canada Limited, ix—630 p.
\$5.75.

Guy Frégault

Volume 9, Number 3, décembre 1955

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301730ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301730ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Frégault, G. (1955). Review of [CREIGHTON, Donald, *John A. Macdonald: The Old Chieftain*. Toronto. The MacMillan Company of Canada Limited, ix—630 p. \$5.75.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(3), 443–448.
<https://doi.org/10.7202/301730ar>

LIVRES ET REVUES

CREIGHTON, Donald, *John A. Macdonald: The Old Chieftain*.
Toronto. The MacMillan Company of Canada Limited.
ix—630 p. \$5.75.

« Je suis né sujet britannique, sujet britannique je mourrai... Durant ma longue carrière de près d'un demi-siècle de vie publique, j'ai toujours été fidèle à mon pays et à ses meilleurs intérêts. Je m'adresse avec une égale confiance aux hommes qui ont cru à moi dans le passé et aux jeunes... sur qui repose l'avenir du pays, afin que, tous ensemble, ils me soutiennent dans mon dernier effort pour assurer l'unité de l'empire ainsi que la conservation de notre liberté commerciale et politique. »

Ainsi s'exprimait Sir John A. Macdonald au début de 1891. Il avait alors 76 ans. Il s'engageait plein de fougue dans la campagne électorale dont il devait sortir affaibli, proie facile au mal qui allait le terrasser quatre mois plus tard. Depuis la Confédération, ce grand diable d'homme osseux, dégingandé, de qui la silhouette avait réjoui maint caricaturiste, cet orateur au verbe fertile en mots déjà légendaires et en anecdotes irrésistibles, dominait la vie politique du Canada. Et non seulement la vie politique, mais aussi, à la vérité, l'évolution nationale du Dominion. Car ce personnage pittoresque était infiniment plus qu'un politicien heureux. Il était un profond politique. Il était mieux qu'un homme d'État. Il était un « créateur de nation ».

Tel est, fort simplifié, le portrait qui se dégage du second volume de la biographie que le professeur Donald Creighton consacre à *John A. Macdonald, the Old Chieftain*. Il y a onze ans, nous avertit l'éditeur, que l'auteur travaille à cette grande étude, dont le premier volume parut en 1952.¹ Et cette biographie,

¹ *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4 (1952-1953): 579-582.

ajoute l'éditeur, apparaît comme « définitive ». Le mot sera sûrement relevé par la critique — du moins par la critique canadienne-française, qui en a une horreur superstitieuse. Définitif, le travail de Creighton ? La question relève plutôt de la prophétie que de la critique. Mais bien fait, riche de précisions, nourri de textes, plein d'idées, fondé sur une compréhension exacte de l'histoire du Canada, voilà le jugement qu'en peut porter le lecteur attentif. Sans doute resterait-il possible de le retoucher ici et là, de le nuancer à l'occasion, d'en combler quelques vides, d'y supprimer quelques développements superflus, mais il me semblerait inconcevable qu'on se trouvât jamais à même de le refaire sur une base différente et avec une autre armature scientifique que celle dont l'auteur l'a pourvu.

Ce n'est pas, si l'on m'entend bien, que cet ouvrage soit exempt de tout défaut. Apparemment agacé par le dicton qui veut que le Canada soit terne et ses historiens, ennuyeux, Creighton a voulu rendre son livre « vivant » et il s'est appliqué à y mettre beaucoup de *suspense*; il en résulte qu'on y est cahoté de victoire en échec, de surprise en sensation, de crise en triomphe et de sauvetage en complication, comme dans un ancien roman de cape et d'épée. Non moins déplaisant est un mélange, à doses heureusement inégales, d'histoire, qui est science, et de chronique, qui est, au fond, divertissement; ainsi, la considération des problèmes les plus intéressants s'interrompt trop fréquemment pour faire place à l'évocation de réceptions, de voyages, de beuveries, d'ennuis de santé, d'embarras d'argent et de questions domestiques. Enfin, défaut plus grave que les autres, l'auteur, comme la plupart des biographes, attache une valeur excessive à l'activité de son personnage. À ses yeux, Sir John est le « créateur » du Canada. Que le nom de Macdonald s'attache à l'œuvre nationale appelée Canada, rien que de très juste. Mais un homme ne crée pas une nation. Seule, une société peut y parvenir. Il arrive que cette société ait un porte-parole particulièrement écouté, un agent particulièrement efficace, mais le rôle capital appartient à « l'organisation collective » et la grande œuvre ne s'élaborerait pas sans ce que Lucien Febvre appelle « la collaboration, la participation active du groupe qui l'adopte ».

D'où il ressort que ce ne fut pas Macdonald, mais bien la société anglo-canadienne dont Macdonald fut le porte-parole et l'agent qui créa le Dominion du Canada.

« Je suis né sujet britannique, sujet britannique je mourrai. » Que cette foi voisine chez Macdonald avec la fidélité au Canada et que, sans commettre de coq-à-l'âne, le vieux chef puisse évoquer « l'unité de l'Empire » en même temps que la « liberté » de son pays, voilà ce qu'il importe avant tout de comprendre pour peu que l'on veuille découvrir la nature et la force des mobiles qui l'ont inspiré, lui et le groupe d'hommes lucides, volontaires, intéressés et courageux qui ont découpé à même l'Amérique le Dominion canadien. Le grand mérite du professeur Creighton est de démontrer la cohérence de la doctrine et de l'action qui ont rendu possibles la formation et le maintien du Canada contemporain.

Voici une nation. Elle ne saurait se créer sans nationalisme. « Nationalisme », Creighton ne craint nullement de prononcer le mot (p. 419) puisque, très sensible aux réalités canadiennes, il observe l'existence de la chose. Destiné à partager un continent avec les États-Unis, le Canada se construit contre eux et lutte sans trêve contre leur emprise. Macdonald et son équipe sont antiaméricains : avec moins d'amertume, semble-t-il, que le professeur Creighton lui-même qui, outre les griefs des contemporains de son héros retient inconsciemment contre la république voisine celui d'avoir dépassé en puissance la mère-patrie et d'avoir pris sa place à la tête du monde anglo-saxon, — mais antiaméricains tout de même, et fondamentalement, parce que c'est l'attraction de la masse politique, économique et culturelle des États-Unis qui menace sans cesse la nation mise sur pied par la société anglo-canadienne. Le Canada ne peut pas écarter le péril avec ses seules forces. Il s'appuiera donc sur la métropole, sur l'Empire. « Le Canada, résume Creighton, ne pouvait échapper au danger [de « l'expansionnisme » américain] qu'au moyen de l'alliance britannique. »

Fallait-il donc tout attendre de l'Empire ? Attendre, non ; mais aller de l'avant dans les cadres de l'Empire. À côté des États-Unis, se dressait un « royaume auxiliaire » de la Grande-

Bretagne; à côté de l'économie des États-Unis, devait en même temps se développer une économie canadienne. Celle-ci n'allait pas grandir spontanément. Elle avait besoin d'aide et de protection. Soutenir l'économie canadienne, ce serait, à certains moments, la tâche capitale de l'État canadien. Aussi ce dernier va-t-il se mettre à la tâche avec une extrême vigueur. Le Dominion a besoin d'un chemin de fer qui soude les unes aux autres ses diverses régions. L'entreprise est gigantesque et exige d'énormes capitaux. Ces derniers ne viendront pas des États-Unis pour la raison très simple que « les chemins de fer américains étaient les ennemis naturels » du chemin de fer canadien. La finance anglaise aurait dû, il est vrai, en être « l'appui naturel ». Voilà cependant que, pour toutes sortes de motifs, elle ne joue pas « son rôle nécessaire ». Alors, l'État financera le Canadian Pacific Railway à même les ressources de la nation. Les économistes arriérés peuvent encore s'en étonner, mais il était normal, au Canada comme ailleurs, que la grande politique se trouvât mêlée aux grandes affaires et les grandes affaires à la grande politique.

La grande politique, c'est-à-dire celle de l'État central. Macdonald et son équipe conçoivent les gouvernements provinciaux comme de solennels « conseils de comtés ». Le premier ministre déclare en 1882: « Nous ne sommes pas une demi-douzaine de provinces. Nous sommes un grand Dominion. » Lorsqu'il aborde les relations fédérales-provinciales, le professeur Creighton souligne de traits énergiques et parfois rageurs la pensée de son héros. Il compare les provinces à des « bandits féodaux » et les « intérêts locaux » à d'affreux vautours (« steel-eyed, rubber-necked vultures »). Les conférences fédérales-provinciales ne lui disent rien qui vaille: « la constitution n'avait pas prévu de telles rencontres ». Mercier réunit-il à Québec quatre chefs de gouvernements provinciaux, c'est de la « conspiration organisée », c'est une « affaire scandaleuse ». Comme au sujet des Américains, on ne peut s'empêcher d'observer ici que l'esprit de l'auteur est visiblement sollicité par des préoccupations — j'allais dire: des polémiques — d'un caractère fort actuel. Nationalisme anti-américain, impérialisme et centralisation: synthèse canadienne, — je veux dire anglo-canadienne.

Car où sont les Canadiens français dans tout cela ? Tout simplement, ils n'y sont pas. À un endroit, Creighton décrit un rassemblement électoral. Quelle foule sympathique ! Des gens sont venus de Toronto, de Greenbank, de Backwater, de Port Perry. Toutes les classes sociales sont représentées. L'écrivain s'émeut : « C'étaient là les Canadiens... Ils étaient tous là. » Il ne remarque pas l'absence canadienne-française. Hostilité ? Non : oublié jusqu'à un certain point compréhensible. L'histoire du Canada contemporain a habitué le biographe de Macdonald à voir le Dominion se développer sans la participation active des Canadiens français. Ceux-ci ne se manifestent qu'à l'occasion de crises : crises Riel, affaires des écoles du Manitoba et du Nord-Ouest, formation du « parti national » de Mercier. Sur cet éphémère groupement politique, le professeur Creighton a ce commentaire : « Liberals and Conservatives co-operated in its establishment; and thus it appeared that the always dreaded, but never yet embodied, monstrosity of Canadian political life, the purely 'racial', purely French-Canadian party, had at last come into existence. » Les Canadiens français ne se font remarquer que lorsqu'ils ne se montrent plus disposés à jouer le jeu ; on ne prête quelque attention aux « moutons » (p. 64) de Cartier — entendez : aux députés du Québec — que lorsqu'ils montrent les dents. C'est que, effectivement, quand ils agissent en Canadiens, quand ils collaborent à la politique nationaliste, impérialiste et centralisatrice de la société anglo-canadienne, leur comportement est tellement similaire à celui des Canadiens anglais que — si l'on ne tient compte que de leur comportement — il n'y a vraiment pas lieu de les distinguer de ces derniers. Aussi bien Macdonald et ceux dont il fut l'interprète n'ont-ils jamais accepté les Canadiens français que dans la mesure où, d'après leur attitude, ils apparaissaient comme assimilés à la majorité dominante. Creighton rapporte ce propos de Macdonald : « Il n'y a pas de race souveraine dans notre pays. Il n'y a pas de race vaincue dans notre pays. Nous sommes tous des sujets britanniques, et ceux qui ne sont pas anglais n'en sont pas moins des sujets britanniques. » Nul historien ne saurait trouver une for-

mule plus précise pour définir les effets de la défaite canadienne-française.

Je m'en voudrais pourtant de donner l'impression qu'il est beaucoup question des Canadiens français dans ce livre. Après tout, il ne s'agit pas d'eux, ici. Il ne s'agit pas d'un des leurs. Il s'agit de Sir John A. Macdonald et des créateurs du Dominion du Canada. Mais ils feraient bien de lire cet ouvrage. Comme tout bon travail d'histoire, il contribue à expliquer une situation actuelle en montrant de quelles situations elle en est elle-même issue.

Guy FRÉGAULT

Université de Montréal